

Longue vie ! Vieillir au Québec autrefois. Exposition présentée
du 24 avril au 22 décembre 2013 au Centre d'interprétation
historique de Sainte-Foy (Québec). Commissaire invitée :
SUZANNE MARCHAND, ethnologue

Louise Décarie

Volume 12, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026825ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1026825ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Décarie, L. (2014). Review of [*Longue vie ! Vieillir au Québec autrefois.* Exposition présentée du 24 avril au 22 décembre 2013 au Centre d'interprétation historique de Sainte-Foy (Québec). Commissaire invitée : SUZANNE MARCHAND, ethnologue]. *Rabaska*, 12, 321–327.
<https://doi.org/10.7202/1026825ar>

Musées et expositions

Longue vie ! Vieillir au Québec autrefois. Exposition présentée du 24 avril au 22 décembre 2013 au Centre d'interprétation historique de Sainte-Foy (Québec). Commissaire invitée : SUZANNE MARCHAND, ethnologue.



L'évolution des mentalités sur la vieillesse au Québec

Depuis quelques années la vieillesse est évoquée en termes beaucoup plus nuancés et respectueux, ce qui reflète l'évolution de la situation des personnes âgées au Québec et ailleurs dans le monde. Ce n'est qu'en 1960 que le terme « personne âgée » commence à être utilisé. Auparavant, on disait plutôt « vieillard ». Quelques années plus tard, en 1966, l'expression « troisième âge », qui fait référence à l'ordre chronologique suivant la jeunesse et l'âge adulte, est employée pour désigner les 65 ans et plus. Puis, en 1969, le terme « âgisme » est créé par Robert N. Butler, un psychiatre américain, pour décrire les stéréotypes concernant le vieillissement et leurs effets perniciose sur les sentiments envers les personnes âgées. Enfin en 1970, la catégorie « quatrième âge », qui désigne les 80 ans et plus, fait son apparition et, en 1990, une autre catégorie est ajoutée à la vieillesse, celle des « grands vieillards » qui débute à 90 ans.

L'exposition *Longue vie ! Vieillir au Québec autrefois*, présentée par l'ethnologue Suzanne Marchand, retrace le mode de vie des personnes âgées vivant au Québec, de la Nouvelle-France à aujourd'hui. Au moyen d'archives, de photographies, d'œuvres d'art et de publicités, le thème de la vieillesse est traité sous un angle sociologique.

Quelle a été l'espérance de vie au fil du temps ? Comment étaient perçues les personnes âgées ? Où habitaient-elles ? Comment occupaient-elles leurs journées ? À partir de quand était-on considéré comme trop vieux pour travailler ? Existait-il des institutions ou des mesures sociales destinées aux vieillards démunis ? De quels moyens les aînés disposaient-ils pour contrer les ravages du temps ou pour faire face aux défaillances physiques liées au vieillissement ? Voilà quelques-unes des questions abordées dans cette exposition consacrée à ceux et celles qui nous ont précédés et qui ont eu le privilège de vivre longtemps.

Une espérance de vie limitée

Autrefois, rares étaient les hommes et les femmes qui parvenaient à survivre jusqu'à 65 ans. Au XIX^e siècle, seulement 40% des Québécois atteignaient cet âge, considéré comme le seuil de la vieillesse. Il faudra attendre le XX^e siècle pour qu'il devienne normal de devenir vieux et que la majorité des Québécois vivent au-delà de 65 ans. Pendant longtemps, l'écart entre l'espérance de vie des hommes et des femmes était peu significatif au Québec. Un peu plus de femmes que d'hommes atteignaient 65 ans et elles pouvaient espérer vivre un ou deux ans de plus que les hommes. Au XX^e siècle, par contre, le fossé entre l'espérance de vie des femmes et des hommes n'a cessé de s'élargir, de sorte que de nos jours, la vieillesse se conjugue surtout au féminin, les femmes représentant 60% des personnes âgées au Québec et pouvant espérer vivre quatre ans de plus que les hommes.

Le veuvage

La question du veuvage nous permet de mesurer l'évolution des mentalités par rapport à aujourd'hui. Même s'il y avait presque autant d'hommes que de femmes qui perdaient leur conjoint, il y a toujours eu beaucoup plus de veuves que de veufs au Québec. Il était mal vu pour une femme âgée de se remarier, alors qu'on considérait normal et même souhaitable qu'un homme âgé se remarie puisqu'il avait, disait-on, besoin d'une femme pour prendre soin de lui. Pendant les deux années suivant la mort de leur mari, les veuves devaient porter le grand deuil, c'est-à-dire s'habiller de noir de la tête aux pieds et parfois même certaines se recouvraient la figure d'un voile lorsqu'elles sortaient en public. Plusieurs se vêtaient de noir pour le reste de leur existence, rappelant ainsi la mémoire du défunt.

Les veufs ou les veuves qui se remariaient trop tôt après la mort de leur conjoint ou qui épousaient une personne beaucoup plus jeune étaient l'objet de « charivari », une coutume qui consistait à défiler bruyamment autour de la maison des nouveaux époux en utilisant des sifflets, des casseroles ou

d'autres objets pour exprimer le mécontentement de la collectivité. Cette coutume a disparu au début du xx^e siècle.

La vie familiale

Pendant la majeure partie de l'histoire du Québec, il était du devoir de chaque famille de prendre soin de ses aînés. La plupart des personnes âgées vivaient avec des membres de leur famille, le plus souvent avec un fils ou une fille à qui ils « s'étaient donnés » en prenant certaines dispositions qui leur assuraient qu'on prendrait bien soin d'eux. La cohabitation de plusieurs générations était donc fréquente et les personnes âgées jouaient un rôle important auprès de leurs petits-enfants. Les grands-parents étaient activement impliqués dans la vie de leurs petits-enfants et c'était souvent par leur entremise que les jeunes enfants apprenaient les chansons, proverbes, contes et légendes transmis de génération en génération.

La donation

La coutume de rédiger des actes de donation par lesquels les vieux parents faisaient cession de leurs biens à leur fils héritier existait dès le xvii^e siècle et elle ne serait tombée en désuétude qu'au début du xx^e siècle, au moment où les enfants auraient commencé à désertir les campagnes pour aller travailler à la ville dans les usines. Certains contrats de donation étaient très détaillés et comportaient des exigences précises concernant la nourriture, le vêtement, le logement, les soins médicaux et même certaines petites douceurs, comme plusieurs livres de tabac à fumer chaque année ou de l'eau-de-vie.

La vie quotidienne

Dans la mesure de leurs capacités, les hommes et les femmes âgés participaient aux tâches quotidiennes. C'est ainsi qu'ils transmettaient leur savoir et leur savoir-faire. Tandis que les hommes cultivaient la terre, prenaient soin des animaux, coupaient le bois ou s'occupaient à de menus travaux autour de la maison, les femmes filaient, tissaient, tricotaient, cousaient, cuisinaient et entretenaient la maison. Les personnes âgées participaient aussi à certaines corvées qui requéraient la présence d'une importante main-d'œuvre, comme la récolte du foin ou la boucherie. À cette époque, leurs conseils, basés sur une expérience acquise au fil des ans, valaient leur pesant d'or.

Les loisirs

Dans leurs temps libres, les personnes âgées en profitaient pour se livrer à leurs activités préférées. Pour certains, c'était simplement se bercer en fumant la pipe. Le tabac occupait une grande place dans la vie de nos aînés. Hommes et femmes fumaient la pipe, prisaient et chiquaient. La présence de crachoirs

était très fréquente dans les maisons. Ce n'est qu'entre les deux guerres que les cigarettes manufacturées sont devenues populaires, remplaçant la pipe chez la plupart des fumeurs québécois.

Pour d'autres, c'était aller à la pêche, jouer aux dames ou aux échecs. Les femmes aimaient particulièrement tricoter et tisser. Tandis que les hommes se rendaient au magasin général pour échanger des nouvelles ou socialiser, les femmes fréquentaient le « Cercle des fermières ». Celui-ci n'a toutefois été créé qu'en 1915 par le ministère de l'Agriculture du Québec et il a été l'un des plus importants lieux de socialisation des femmes québécoises.

Les personnes âgées qui savaient jouer d'un instrument de musique ou qui étaient de bons conteurs étaient particulièrement populaires durant les longues soirées passées en famille ou entre amis. Le temps des fêtes était une période spécialement heureuse pour les aînés qui appréciaient les nombreuses visites et en profitaient pour chanter quelques chansons traditionnelles.

La vie en institution

Avant le XIX^e siècle, il n'y avait pas vraiment d'institutions pour les personnes âgées au Québec. Les vieillards sans famille ou dans le besoin étaient hébergés dans des hôpitaux. Les premiers hospices ou foyers pour personnes âgées ne seraient apparus qu'au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. La majorité de ceux qui entraient dans ces établissements administrés par des communautés religieuses étaient pauvres et presque toujours célibataires ou veufs. Les hommes et les femmes logeaient dans des dortoirs séparés et les résidents qui en étaient capables devaient travailler. Il arrivait parfois que des personnes âgées plus fortunées préféraient finir leurs jours dans ces institutions et donnaient tous leurs biens aux religieuses pour bénéficier d'un environnement propice à la prière.

Au cours de la première moitié du XX^e siècle, la plupart des institutions pour personnes âgées au Québec étaient encore à la fois hôpital et hospice. Certaines n'admettaient que des hommes ou des femmes. Pour y être admis, il fallait être âgé d'au moins 60 ans, ne plus avoir de famille ou ne pas pouvoir vivre avec les siens pour des motifs sérieux, souffrir d'une incapacité physique ou être pauvre. Les vieillards dormaient dans des dortoirs et se partageaient une salle commune, meublée de berceuses et de quelques tables. La vie dans ces institutions était encore fortement imprégnée de religion, mais les vieillards avaient le droit de fumer et de sortir comme bon leur semblait. En 1950, il y avait 144 institutions pouvant accueillir des personnes âgées au Québec, dont 41 à Montréal et 14 à Québec.

À partir de 1960, le monopole des communautés religieuses dans la gestion des institutions pour personnes âgées a pris fin et le gouvernement du Québec est devenu un intervenant majeur. Les termes « centre d'accueil »

et « centre d'hébergement et de soins de longue durée » (CHSLD) seront dès lors de plus en plus utilisés pour désigner ces institutions.

La retraite

La retraite à 65 ans est devenue une chose courante au Québec à partir de 1950, faisant de la vieillesse une étape de la vie dissociée du marché du travail. Si certaines personnes plus fortunées avaient le privilège de pouvoir cesser de travailler et vivre de leurs rentes, ce n'était pas le lot de la majorité. La plupart des aînés travaillaient jusqu'à ce qu'ils ne soient plus en mesure de remplir leurs fonctions.

Les pensions de vieillesse

Les premières pensions de vieillesse au Canada ont été versées en 1927 au Canada, mais ce n'est qu'en 1936 que les Québécois ont pu en bénéficier, le gouvernement du Québec ayant refusé d'adhérer au programme mis en place par le gouvernement fédéral. À cette époque, il fallait avoir au moins 70 ans pour recevoir une pension du gouvernement et seules les personnes qui étaient très pauvres y avaient droit. À partir de 1952, toutes les personnes âgées de 70 ans et plus au Canada ont eu droit à une pension de vieillesse sans qu'on tienne compte de leurs revenus. L'âge d'admissibilité à la pension universelle n'a été abaissé à 65 ans qu'au cours des années 1960.

Économiser pour ses vieux jours ne faisait pas vraiment partie des préoccupations de la majorité de la population québécoise autrefois. À compter du xx^e siècle, alors que l'espérance de vie augmentait et que la retraite devenait une étape « normale » du cycle de vie, l'on vit apparaître des annonces publicitaires capitalisant sur la peur de l'insécurité pour inciter les gens à épargner en prévision de leur vieillesse.

Aujourd'hui, le troisième âge se définit de moins en moins par l'inactivité et l'isolement. Des associations comme la Fédération de l'âge d'or du Québec offrent aujourd'hui à leurs membres plusieurs activités de loisirs. Ces premières associations pour personnes âgées sont apparues au Québec au cours des années 1960.

Pallier le vieillissement

De tout temps, les êtres humains ont tenté d'échapper à la vieillesse. Faute de pouvoir renverser le processus du vieillissement, ils ont tenté d'en atténuer les conséquences en mettant au point divers accessoires permettant de remédier à la diminution de certaines facultés sensorielles et à la perte de capacités physiques associées à la vieillesse. Parmi ceux-ci, les lunettes, les aides auditives, les prothèses dentaires et la canne.

Il faudra attendre jusqu'au début du xx^e siècle pour que les lunettes portées par la plupart des vieillards soient ajustées à leur degré de vision. Auparavant, plusieurs étaient simplement munies de verres grossissants et vendues par des marchands ambulants ou dans les grands magasins.

Comme la vieillesse s'accompagne souvent d'une baisse de la capacité auditive, les aides auditives ont beaucoup évolué, permettant à bon nombre de personnes âgées d'améliorer leur qualité de vie. Le cornet acoustique a été utilisé jusqu'au début des années 1940. En 1950, la prothèse auditive à amplification électrique atteint la taille d'un paquet de cigarettes et en 1953 le premier « contour d'oreille » est fabriqué. Les premiers implants cochléaires ont été mis au point au début des années 1960.

Autrefois, il y avait très peu de personnes âgées qui avaient encore toutes leurs dents, puisque l'hygiène dentaire était pratiquement inexistante. Avant même d'atteindre la vieillesse, plusieurs étaient donc édentés ou avaient les dents en très mauvais état. Si certains vieillards s'accommodaient de leur état, d'autres tentaient de remédier à leur situation en ayant recours aux prothèses dentaires et à l'obturation. Au xix^e siècle, l'on verra apparaître la prothèse dentaire complète en porcelaine ou en céramique. À cette époque, les prothèses étaient instables, bruyantes et fragiles. Il faudra attendre le xx^e siècle pour que les prothèses dentaires deviennent plus fonctionnelles et confortables.

Étroitement associée à l'image de la vieillesse, la canne constitue sans doute le plus ancien accessoire d'aide à la marche connu puisqu'elle existait dès l'Antiquité.

Le refus de vieillir

Le rêve d'une jeunesse éternelle est probablement aussi vieux que le monde. Au fil du temps, le désir de retrouver la vitalité et la beauté perdues a donné naissance à une multitude de produits et techniques censés permettre de contrer les ravages du temps. Considéré comme le « lait des vieux », le vin était autrefois très présent dans les diètes proposées aux personnes âgées. Considéré comme un remède pour les corps vieillissants, on le retrouve sur plusieurs publicités publiées dans les journaux au début du xx^e siècle.

Autrefois réservé à l'élite fortunée, le combat contre les rides se démocratise peu à peu au xx^e siècle grâce à l'apparition de traitements et produits de plus en plus accessibles à l'ensemble de la population. Même combat pour enrayer la perte des cheveux ou en restaurer la couleur. Ce n'est cependant qu'au xx^e siècle que les toniques capillaires et teintures pour cheveux deviennent plus efficaces et accessibles.

Vieillir au féminin

Depuis le début du ^{xx}e siècle, les publicités diffusées dans les revues féminines insistent tout particulièrement sur le devoir de paraître et rester jeune. Nulle n'est censée laisser paraître son âge réel. Vieillir n'a décidément jamais eu le même sens, ni les mêmes conséquences pour les femmes que pour les hommes. Pendant des siècles en Occident, la ménopause a été perçue comme une période dangereuse et critique pour la santé des femmes. Le terme « ménopause » serait apparu en 1823, mais jusqu'au début du ^{xx}e siècle, on utilisait plutôt l'expression « retour d'âge » pour évoquer cette étape de la vie des femmes où de nombreux problèmes et malheurs physiques étaient censés s'abattre sur elles. On utilisait le millepertuis pour traiter la dépression, les symptômes de la ménopause et l'anxiété.

Voilà donc un regard fort intéressant et très bien documenté sur une période de la vie trop peu étudiée. L'ethnologue Suzanne Marchand met en lumière la situation des personnes âgées au Québec et cette exposition nous permet d'en saisir les différences d'un siècle à l'autre.

LOUISE DÉCARIE
Société québécoise d'ethnologie

« *Le fléché, bien plus qu'une ceinture !* » Exposition présentée à la Maison des jésuites de Sillery, du 19 mars au 14 décembre 2014, Québec (Québec). Commissaires de l'exposition : YVETTE MICHELIN et CLAUDE CORRIVEAU.

Conçue par l'ethnomuséologue Claude Corriveau et la flécherande Yvette Michelin, cette exposition nous invite à découvrir le merveilleux monde du fléché. Un monde où la ceinture fléchée occupe bien sûr une grande place, mais où d'autres productions issues de ce savoir-faire particulier sont aussi mises en valeur. Et c'est là sans doute la plus grande qualité de cette exposition car, comme le dit si bien son titre : « *Le fléché, c'est bien plus qu'une ceinture !* » On peut donc y admirer plusieurs œuvres d'art et accessoires réalisés grâce à cette technique qui permet de créer des pointes de flèches, des éclairs ou des losanges simplement en croisant des fils avec les doigts.

L'exposition comporte quatre volets. Un premier volet retrace l'histoire du fléché à l'aide de reproductions d'aquarelles, de gravures et de peintures issues des ^{xvii}e, ^{xviii}e et ^{xix}e siècles. Plusieurs ceintures fléchées de la fin du ^{xviii}e siècle et du début du ^{xix}e siècle provenant de diverses collections personnelles et muséales, des pièces rares et peu souvent exposées, y sont aussi présentées. Un deuxième volet est consacré aux tentatives de mise en valeur et d'enseignement du fléché au Québec au cours de la première